

LE JOUR, 1950
24 DÉCEMBRE 1950

PROPOS DOMINICAUX

Ce qui se produit est l'opposé de ce qu'on espère.

On voudrait arriver aux fêtes (religieuses au moins) dans une joie paisible et c'est dans le vacarme qu'on y entre. Un vacarme d'enfer. Personne ne se dit plus qu'une telle fureur doit offenser le ciel.

De déplorables usages s'enracinent et s'aggravent d'une fête à l'autre ; de sorte que pour pénétrer dans un lieu de prière et pour en sortir, il faut passer par le bruit d'un champ de bataille.

Jusques à quand serons-nous massacrés ainsi et jusques à quand abusera-t-on de la patience d'un peuple qui, dans toutes ses communautés, aspire à la dignité et à la paix ?

Les chefs se bouchent les oreilles et disent qu'ils n'y peuvent rien. D'autres y pourraient peut-être quelque chose. Le peuple est plus raisonnable qu'on ne croit, il n'est pas insensible aux paroles sensées, aux gestes de raison. **Il ne peut pas vouloir de cette surenchère qui nous fait ressembler aux barbares.**

C'est une dérision que ce "repos" que les fêtes religieuses nous offrent depuis qu'elles s'accompagnent d'un tonnerre incessant. Le recueillement auquel elles invitent se traduit par des manifestations anarchiques. L'hommage à Dieu et à ses saints ne peut-il se faire qu'au milieu des balles ?

Demandons une fois de plus que la débauche du bruit des armes à feu ne se substitue pas définitivement au chant des fidèles. Nos mœurs sociales déclinent gravement et, si le jeu se poursuit, Dieu sait où nous finirons.

On ne nous convaincra pas qu'une administration persévérante ne changerait pas tout cela. Mais où est l'administration et où est la persévérance ?

Nous écrivons cela, assourdis, entre une fête musulmane et une fête chrétienne. Nous pensions écrire pour faire à nos concitoyens divers des vœux fraternels. Voilà que nos vœux se perdent dans le tumulte.

Supplions ici qu'on mette fin à ces excès ; qu'on rende au citoyen discipliné ses droits ; qu'il y ait un service qui s'occupe de cela et pas d'autre chose ; qu'un tel service prenne son temps, mais qu'il existe ; et que tous les ministres et tous les ministrables ensemble fassent la guerre à ce fléau.

On éprouve quelque chagrin de devoir mettre le ton de la colère dans les propos dominicaux.